



























































































































































































































































































































































































































































































































































































































































































































n'a eu que la peine de recueillir et d'aiguiser les rudes épigrammes, les sarcasmes populaires qu'on a dû lancer mille fois à ces nouveaux riches, à Rome comme depuis en France, et par lesquels se vengeaient les privilégiés de toutes sortes et les grands déchus : « Peut-on se contenir quand cet homme qui le dispute en richesse à tous nos patriciens, n'est autre que mon barbier, qui dans ma jeunesse faisait tomber, au petit bruit strident de son rasoir, le poil gênant de mon menton<sup>1</sup> ? » On faisait des mots pleins de sel romain sur ces esclaves venus d'Asie, des va-nu-pieds, *nudo talo*, aventuriers bithyniens, cappadociens, galates, qui exerçaient à Rome le métier de faux témoins, juraient pour de l'argent, amassaient une fortune et finissaient par entrer dans l'ordre équestre, chevaliers asiatiques, chevaliers bithyniens, *equites asiani*, *equites bithyni*, comme nous dirions aujourd'hui *chevaliers d'industrie*. On voit que le mot n'est pas plus nouveau que la chose. On s'indignait aussi, cette fois en tremblant, contre les affranchis ministres des princes, contre un Tigellinus qu'on osait à peine nommer par crainte des délateurs, et on disait tout bas en rappelant ses crimes et en voyant son insolence : « Quoi ! celui qui versa le poison à trois de ses oncles, se fera porter sur un lit de plume, et du haut de sa litière nous insultera de ses regards dédaigneux<sup>2</sup> ! » Enfin, c'étaient d'éternelles railleries sur le faste ridicule, les belles manières d'emprunt, les affectations prétentieuses de ces parvenus qui, à peine sortis des ergastules ou de la boutique, imitaient les nobles façons, les raffinements et l'élégante mollesse des petits maîtres : « Comment résister à la satire, dit Juvénal, quand on

1. I, 24.

2. I, 158-162.









































le cabaretier pour épouser le fripier, » la riche matrone s'adresse à des prêtres qui coûtent plus cher et qu'elle fait venir à grands frais de la Phrygie ou de l'Inde<sup>1</sup>.

Il y aurait un curieux chapitre à faire sur les préventions romaines contre la religion juive que Juvénal, comme tous les écrivains de l'époque, a rangée parmi les superstitions étrangères et les jongleries orientales. Mais ce serait faire trop d'honneur à quelques vers satiriques que de raconter longuement comment les Juifs se sont établis et multipliés à Rome, et pourquoi ils ont soulevé tant de haines. Constatons seulement que le poète, sans ignorer leurs coutumes, ne comprend pas leurs manières et ne s'est point fait initier à leur loi. Il les juge comme le vulgaire, il répète ce qu'on disait sans doute autour de lui; mais dans la naïveté de son ignorance, il nous fournit quelques détails qui ne sont pas sans prix. En histoire, rien n'est souvent plus instructif que les erreurs passionnées des contemporains. Juvénal est encore l'organe de l'opinion publique quand il considère les Juifs comme des ennemis de l'État, bien plus, comme les ennemis du genre humain : « Ils sont accoutumés, dit-il, à mépriser les lois romaines; ils ne pratiquent, ils ne révèrent que la loi judaïque, je ne sais quelle loi que Moïse leur a transmise dans un livre mystérieux.... Ils n'indiqueraient pas le chemin à un voyageur qui n'est pas de leur secte; ils ne montreraient une fontaine qu'aux seuls circoncis<sup>2</sup>. » Le poète, comme tout le monde à Rome, avait bien observé les mœurs des Juifs, leur isolement, leur horreur à la fois religieuse et nationale pour les païens; mais, comme tout le monde aussi, il n'avait pas daigné se faire expliquer

1. VI, 553-591. — Divitibus responsa dabit Phryx augur et Indus.

2. XIV, 100-104.



























































































































































